

Jomini

Autor(en): **Godet, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 27

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203490>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Jomini.

La ville de Payerne inaugurera demain le monument, œuvre de M. Raphaël Lugeon, qu'elle a érigé à la mémoire du général Jomini, le plus illustre de ses enfants. Nos lecteurs nous en voudraient de ne pas rappeler, à cette occasion, ce que fut la carrière de l'auteur du *Précis de l'art de la guerre*. Voici ce qu'en dit M. Philippe Godet dans son *Histoire littéraire de la Suisse française*.

Né à Payerne en 1779, Jomini fut destiné au commerce et vécut quelques années à Paris; il y rencontra le patriote vaudois La Harpe, dont il partageait les opinions et les espérances. Il avait toujours montré des goûts militaires prononcés, étudiait dans ses loisirs les campagnes du Grand Frédéric, et suivait avec un intérêt fiévreux les premières campagnes de Bonaparte. En 1798, il devint aide-de-camp de Keller, premier ministre de la guerre de la République helvétique. Quelques années plus tard, il travailla à son *Traité des grandes opérations*; Ney, après l'avoir lu, emmena l'auteur au camp de Boulogne et lui avança des fonds pour l'impression de l'ouvrage. On connaît le jugement que porta Napoléon sur ce premier livre de Jomini: «Voilà un jeune chef de bataillon, et un Suisse encore, qui nous apprend ce que jamais mes professeurs ne m'ont enseigné et ce que bien peu de généraux comprennent». Il ajoutait avec un dépit qui était le plus beau des éloges: «C'est apprendre tout mon système de guerre à mes ennemis». Il fit néanmoins le jeune auteur aide-de-camp-adjutant du maréchal Ney. Jomini assista à la bataille d'Eylau, puis fut nommé chef d'état-major du 6^e corps d'armée. Il commença vers cette époque la publication d'un de ses ouvrages les plus estimés: *l'Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*. Pendant la campagne de 1812, il se distingua dans la retraite de la Grande-Armée et au passage de la Bérésina, où, gravement malade, mais toujours à son poste, il faillit périr; puis il assista à la bataille de Bautzen. Ney lui attribua la plus grande part dans le succès de cette journée et le proposa pour général de division. Mais les déceptions et les dégoûts que lui firent éprouver certains rivaux — entre autres Berthier — le détachèrent du service de la France; las de voir sa situation jalousette et toujours remise en question, il offrit son épée à la Russie, et fut nommé aide-de-camp-du czar. On a beaucoup commenté cette résolution de Jomini, qu'on a même accusé de trahison: «Il n'a pas trahi son drapeau, disait Napoléon à Sainte-Hélène. Il avait à se plaindre d'une grande injustice; il a été aveuglé par un sentiment honorable. Il n'était pas français; l'amour de la patrie ne l'a point retenu. Il était, en effet, resté bon Suisse; et, après Leipzig, ses efforts auprès d'Alexandre, combinés avec ceux de La Harpe, contribuèrent à faire écarter les projets menaçant l'intégrité de notre pays.

Bien des années plus tard, en 1837, ayant été chargé de l'éducation militaire du grand-duc héritier, il écrivit son *Précis de l'art de la guerre*, résumé de tous les principes exposés dans ses divers ouvrages: «Ce traité, dit Sainte-Beuve, est la quintessence de l'art militaire; il en restera la base permanente».

La fin de la vie de Jomini s'écoula à Paris, où il n'est mort qu'en 1869, peu avant cette grande guerre qui allait confirmer ses doctrines. Ce qui nous importe ici, c'est de constater que Jomini sut mettre au service de sa haute science militaire précisément les qualités d'écrivain que réclamaient ces matières spéciales: il eut la parfaite convenance du style; «sa langue est ce qu'elle doit être, claire, sobre, directe, rapide et juste comme les mouvements d'une épée», dit Olivier.

«Il n'a pas, ajoute Sainte-Beuve, la grandeur et la simplicité concise de Napoléon, mais il a plus que lui l'étendue, le développement, la méthode, la clarté, la démonstration convaincante et lumineuse. Il est un meilleur professeur». — Il y a toujours du professeur chez le Suisse romand.

Jomini croyait avoir besoin de l'indulgence des Français, «parce que le style d'un étranger écrivant dans leur langue laisse toujours beaucoup à désirer». Or Sainte-Beuve a pu dire que, dans la langue de Jomini, «la marque *réfugiée* ne se fait point ou presque point sentir».

PHILIPPE GODET.

L'incognito. — Un prince italien, profitant de l'ouverture du Simplon, est venu visiter notre pays.

Après une semaine de séjour en Valais, il est arrivé à Montreux, en compagnie d'un Anglais dont il a fait la connaissance à Sion et qui ne l'a pas quitté dès lors.

Au moment d'inscrire leurs noms sur le registre de l'hôtel, le prince écrit tranquillement celui de son compagnon:

— Cela ne vous fait rien, n'est-ce pas? lui demande-t-il. Je tiens à garder l'incognito.

— Absolument rien, fait l'Anglais; je compte précisément agir de même.

Et il inscrit, dans le registre: «S. A. le prince...».

Puis, s'adressant au prince, stupéfait:

— De cette façon, nous conservons l'incognito tous les deux.

Chez le statuaire.

DERRIÈRE le château de Lausanne, une baraque dans un clos où des statues d'église mêlent leurs charmes gothiques au fouillis d'une végétation quasi vierge. L'humble bâtisse de planches est l'atelier de M. Raphaël Lugeon. Poussons la porte. Elle ouvre sur une salle que traversent les poutres de la toiture et dont un des côtés est formé d'un grand vitrage. Aux parois, des médaillons, des moulages de bas-reliefs, des bustes anciens ou modernes,

des saints et des saintes, des modèles d'animaux, de fleurs, de feuillage. La selle, — établi tournant du sculpteur, — les caisses pleines de terre glaise, les ébauchoirs et autres outils achèvent de meubler cette pièce. C'est là qu'ont été modelés les groupes bibliques, les centaines de statuettes qui ornent le grand portail de Notre-Dame de Lausanne, le médaillon de Davel placé sur l'obélisque de Cully, le médaillon de Sainte-Beuve qu'on voit à la façade de l'ancienne Académie, le monument perpétuant à Chevilly la gloire du peintre Gleyre, le buste de Rumine du palais florentin de la Riponne, le buste enfin du général Jomini, la dernière en date des œuvres de M. Raphaël Lugeon.

Si fruste que soit l'atelier mis à la disposition de l'artiste par l'Etat de Vaud, M. Lugeon a réussi à y ménager un cabinet un peu plus confortable, un coin intime, sanctuaire de l'art et de l'amitié. Nous nous imaginons qu'il n'échangerait pas contre le plus beau château du monde ce lieu rempli de souvenirs de jeunesse, de portraits d'êtres aimés, ce lieu où il conçut ses créations les plus belles, où tout lui parle de son père, feu M. David Lugeon, avec lequel il se mit, voici trente ans bientôt, à la restauration artistique de la cathédrale.

Il nous semble voir encore l'aimable vieillard, sa barbe de patriarche, ses yeux rieurs et bons, et l'entendre fredonner, entre deux bouffées de sa pipe, un couplet de *Mon habit* ou de la *Lisette* de Béranger. M. David Lugeon avait recueilli une chatte infirme et si vieille qu'elle n'avait plus de dents. Il l'appelait Catherine. La pauvre bête ne quittait pas l'atelier. Quand elle ne perchait pas sur quelque statue, on la voyait sur l'épaulé de son maître, sans souci des éclats de pierre jaillissant sous le ciseau. Catherine coula ainsi dans une félicité parfaite les dernières années d'une longue existence. Nous ne serions pas surpris de retrouver un jour son museau édenté dans quelque figurine de la cathédrale; à fréquenter les œuvres d'art du XIII^e siècle, elle avait pris un reste un air gothique qui seyait fort à son genre de beauté.

Cette originale tête de chat nous revient très nette à la mémoire, chaque fois que nous pénétrons dans cet intérieur. Mais ce que nous vîmes là, il y a trois semaines, la chassa bientôt. Sur la selle, au centre de l'atelier, le général Jomini, en bronze patiné, nous considérait d'un regard profond et malicieux, d'un regard bien plus vivant que celui de nombre d'êtres en chair et en os. Ces yeux-là, il devait les avoir en songeant aux généraux qui le jaloussaient à cause de sa science, en se remémorant les opérations dont il assura le succès malgré eux. Les broussailles des sourcils, le front volontaire, le menton proéminent, les cheveux drus et bien plantés, tous les signes enfin d'une nature énergique et d'un esprit opiniâtre achèvent de rendre la physionomie si expressive qu'une des petites-filles de Jomini, fascinée sur le seuil de l'atelier, ne put s'empêcher de s'écrier: «Oh! comme c'est lui!»

Comment le sculpteur arrive-t-il à donner

* Antoine-Henri Jomini était le fils du syndic Benjamin Jomini et de Jeanne Marcuard.